

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**François Paré**

Nicolas Tremblay

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37220ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

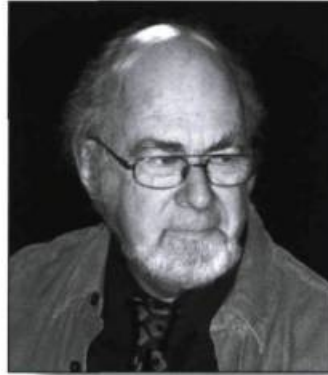
Tremblay, N. (2008). Compte rendu de [François Paré]. *Lettres québécoises*, (131), 55-55.



François Paré, *Le fantasme d'Escanaba*, Québec, Nota bene, 2007, 192 p., 21,95 \$.



pour cette littérature, l'identité nationale s'articule *stricto sensu* dans la mouvance de la décolonisation. Par conséquent, tout ce qui contribue à effriter l'identité nationale, comme les mouvements migratoires, y est perçu négativement en tant qu'effet d'une minorisation culturelle. Par exemple, Gaston Miron, que Paré critique,



FRANÇOIS PARÉ

a seulement vu dans la diaspora québécoise la participation à une « mentalité colonisée », dont le poète a surtout réfléchi le volet linguistique, aliénation suprême aussi sienne. Cette « catastrophe identitaire », tragique, c'est chez Patrice Desbiens, poète franco-ontarien d'une grande portée, que l'essayiste la retrouve la plus finement exploitée, surtout parce que sa poésie illustre le mieux ce phénomène de décentrement de l'origine québécoise qui affronte, dans son ouverture à l'Amérique, l'instabilité, la perte, le morcellement.

### ESCANABA COMME ALLÉGORIE OU LE CANADIEN ERRANT

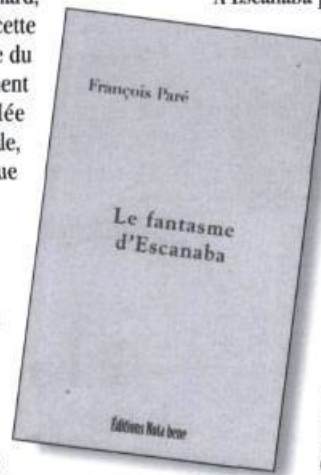
# Diaspora québécoise

Dans la foulée des *Littératures de l'exiguïté*, Prix du Gouverneur général (1993), François Paré, dans *Le fantasme d'Escanaba*, s'interroge sur les représentations identitaires des sociétés québécoises en périphérie de la province.

Le concept d'exiguïté chez François Paré, professeur à l'Université de Waterloo, décrit « l'espace propre des cultures marginalisées et minorisées » (p. 172) comme le Québec. Mais ce concept ne suffit plus, conclut l'essayiste dans *Le fantasme d'Escanaba*, ouvrage récemment paru chez Nota bene dans une collection de conférences publiques ayant logé à l'origine chez Nuit blanche éditeur et où se retrouvent des intellectuels d'importance tels que Gérard Bouchard, Fernand Dumont et Sergio Kokis. Il faut alors prolonger cette première percée théorique en pensant l'exiguïté territoriale du Québec dans sa « fracture risquée » s'ouvrant sur le continent américain, penser donc sa dissémination hors de la vallée laurentienne non comme une perte, une déliquescence nationale, mais comme un gain identitaire toujours à définir parce que mouvant, parcellaire et fragmenté.

### DE LIONEL GROULX À PATRICE DESBIENS

Dans *L'identité usurpée*, un manifeste paru en 1982, Jean Morisset prétend que la modernité du Québec s'est construite, résume Paré, « sur le refus ontologique de l'espace migratoire canadien-français » (p. 148). Cette thèse que poursuit *Le fantasme d'Escanaba* se cristallise autour de la figure de Lionel Groulx. Paru en 1922 sous le pseudonyme d'Alonnié de Lestre, *L'appel de la race*, célèbre roman à thèse du chanoine, où Lantagnac, le héros de l'histoire, défend les Franco-Ontariens contre le Règlement XVII qui tend à les angliciser, représente cela plus particulièrement, notamment à cause de sa réception critique immédiate. Hors Québec, elle est « mitigée » et sceptique au sujet du contenu simpliste et manichéen du roman, divisé entre mercantiles Anglais ou anglo-manes pervertis et Canadiens français, chaleureux et nobles. Tandis que, au Québec, Lantagnac ferait, selon Paré, l'unanimité (mais Robert Lahaise, qui nuance la chose ailleurs<sup>1</sup>, nous apprend qu'il y a eu néanmoins, dans la Belle Province, une controverse sur la morale de l'œuvre, puisque le personnage principal, marié à une Anglaise, préfère sa cause patriotique à l'unité sacrée de son foyer, qui sera dissoute ; et cela dérange le clergé, entre autres l'abbé Camille Roy). Déjà à cette époque, les migrants québécois ne s'identifient donc pas au nationalisme de Groulx, lequel réagit avec inquiétude à leur exil hors de la terre promise d'où résultent forcément « perte de la langue, effritement des traditions [...], athéisme », babélisation, en somme. Comment dès lors peut-on se reconnaître dans ce discours fondé sur la « hantise de la disparition collective » (p. 62) quand le disparu, c'est soi-même ? Paré ajoute que la littérature de la Révolution tranquille, la moderne qu'évoque Morisset, n'arrangera guère l'ambivalence de la situation pour les sociétés de la diaspora québécoise. En effet,



Ville du Haut-Michigan, Escanaba procure un exemple concret à l'ébauche de cette théorie de l'itinérance. Terre d'accueil pour les ouvriers, dont ceux canadiens-français, au siècle de la révolution industrielle, le XIX<sup>e</sup>, l'État du Michigan réunit plusieurs « îlots culturels » que forme la faune bigarrée de ses travailleurs migrants. À Escanaba plus particulièrement émigre, en 1870, à l'âge de 14 ans seulement,

Ferdinand Papineau, descendant de l'illustre Louis-Joseph, et, treize ans plus tard, Marie-Antoinette Dontigny, de Champlain près de Trois-Rivières, vient le rejoindre pour fonder une famille. Ils ne sont pas seuls car, à Escanaba, existe une « communauté française [...], avec ses écoles, ses associations, son journal » (p. 20). Du mariage entre Papineau et Dontigny naîtront onze enfants. Voilà qui satisferait Lionel Groulx : la reproduction du « pays natal », d'essence catholique francophone, à l'étranger. C'est exactement le fantasme que nomme le titre de l'essai, illusion que détrompe cependant la fin pitoyable de l'histoire. La famille de Papineau se disloque et se disperse au Sud, sans compter les morts précoces à l'adolescence, dont celle d'Ida Papineau, sur laquelle Paré s'attarde parce qu'elle illustre le rêve inachevé des parents et l'interruption brutale du projet d'expansion du pays fondateur, coupé dans ses germes. Pourtant, ce n'est pas la défaite de la marche de l'Histoire que cette anecdote biographique raconterait. Paré rejette au contraire la perspective d'usage de l'eschatologie, ce qui fait, en partie, l'originalité de sa thèse. Lecteur avoué de Derrida, il sait que l'origine est une construction et qu'on ne peut jamais refaire le « trajet inaugural » qui nous en a séparés définitivement. À cet égard, Gabrielle Roy, selon lui, est l'auteur québécois qui écrit le mieux l'incomplétude de l'identité et le fait que l'errance en accentue le manque. Les récits familiaux de la diaspora, comme ceux de Papineau et de Christine, l'héroïne de Roy (on renvoie exactement à *La route d'Altamont* et à *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?*), sont des palimpsestes qui accumulent des couches à chaque génération. Le Livre qu'écrit donc Paré, ici, serait celui biblique de l'Amérique française, zone où se dissémine le corps québécois, dont la province, dans sa concentration le long du fleuve, serait comme la Jérusalem perdue. Après tout, le concept de trace ne nomme-t-il pas, à la fin chez Derrida, le complexe de la judéité ? Canadien errant comme Juif errant, disait déjà autrefois la chanson d'Antoine Gérin-Lajoie...

1. Plus exactement dans Robert Lahaise, *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998, p. 171-173.